

## Noir désir

Gérard Grugeau

Number 56-57, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22957ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Grugeau, G. (1991). *Noir désir*. *24 images*, (56-57), 74–74.

Sept ans déjà que les Journées du cinéma africain se tiennent à Montréal. Sept ans d'images venues d'ailleurs (Maghreb et Afrique noire) qui nous permettent d'année en année de prendre la mesure de l'inaristable désir de cinéma s'exprimant à l'échelle de tout un continent dans toute sa richesse et sa diversité. De *Yeelen* (Mali) à *Badis* (Maroc), de *Yaaba* (Burkina Faso) à *La citadelle* et *La rose des sables* (Algérie) en passant aujourd'hui par *Halfaouine* (Tunisie) et *Tilai* (Burkina), les films africains ont peu à peu trouvé le chemin des salles commerciales montréalaises et séduit un public grandissant.

Cinéma souvent méconnu, le cinéma africain compte pourtant quelque 400 titres à son actif depuis son émergence sur la scène internationale en 1966, avec *La Noire de...* du réalisateur sénégalais Ousmane Sembène. Malgré de grosses difficultés de production et de diffusion, il a toujours accompagné, voire précédé, les nombreux mouvements politiques et sociaux qui ont contribué aux

«tradition et modernité» dont se sont toujours nourries les cinématographies africaines, les années 80 marquent l'apparition d'une génération de cinéastes réfractaire à tout nationalisme dogmatique et davantage à l'écoute d'individualités en quête de leurs propres miroirs. En exil ou non, les Brahim Tsaki, Nacer Khémir, Idrissa Ouédraogo, Nouri Bouzid, Michel Khleifi, Pierre Yaméogo dessinent, en puisant aux sources d'une mémoire reconquise et dans une grande liberté d'écriture, les contours d'une nouvelle carte de l'imaginaire pluriel africain.

À l'heure où le continent africain s'efforce de maîtriser son développement économique tout en réaffirmant son ardent désir de démocratie, à l'heure où le paysage audiovisuel mondial se recompose au gré des grandes mutations technologiques et des nouvelles stratégies commerciales, il nous a semblé opportun de dresser une sorte d'état des lieux de la production africaine actuelle. En complément de la couverture

Compte tenu de la complexité de la problématique audiovisuelle en Afrique et des grandes disparités structurelles selon les pays, cette table ronde ne prétend aucunement épuiser les questions de la production d'images africaines et de la concurrence déloyale dans les échanges entre le Nord et le Sud. Elle se propose essentiellement — et modestement — de prendre le pouls de l'économie des cinémas africains et de mesurer les enjeux d'une fin de siècle qui exige, plus que jamais, pour tout un continent, la recherche d'un partenariat actif tant aux plans local et continental qu'international pour contrer les effets d'acculturation des ethnocentrismes américain et européen. Pour l'Afrique, l'heure des grands choix a sonné. Au fil des années, notamment grâce à l'action concertée de la FEPACI, des JCC (Journées cinématographiques de Carthage) et du FESPACO (Festival panafricain de cinéma de Ouagadougou), un dialogue constructif s'est instauré à la fois entre les

# NOIR DÉSIR



*Yeelen* de Souleymane Cissé. Mali, 1987.



*Yaaba* d'Idrissa Ouédraogo. Burkina Faso, 1989.



*Halfaouine* de Ferid Boughedir. Tunisie, 1990.

luttres d'indépendance et à l'affirmation des identités nationales. Que l'on se rappelle à cet égard l'effervescence des années 60 et 70. Au Maghreb: *Le vent des Aurès* de Lakhdar Hamina ou *Noua* de Abdelaziz Tolbi (Algérie, 1966 et 1973), *Traces* de Hamid Bénani ou *Les mille et une mains* de Ben Barkka (Maroc, 1970 et 1972), *L'aube* de Omar Khelifi ou *Le soleil des byènes* de Rhida Behi (Tunisie, 1966 et 1978). En Afrique noire: *Le mandat* de Ousmane Sembène (Sénégal, 1968), *Soleil O* de Med Hondo (Mauritanie, 1970) ou *Le vent* de Souleymane Cissé (Mali, 1982). Sans perdre de vue l'inépuisable dialectique

de la 7<sup>ème</sup> édition de Vues d'Afrique, vous trouverez donc le condensé d'une table ronde réunissant quatre intervenants issus de divers horizons: Gaston Kaboré, réalisateur de *Wënd Kûuni (Le don de Dieu, 1982)*<sup>1</sup> et Secrétaire général de la FEPACI (Fédération panafricaine des cinéastes), David Achkar, jeune réalisateur d'origine guinéenne vivant à Paris, qui signe avec *Allab Tantou* son premier moyen métrage, Okacha Touita (*Le cri des hommes*), cinéaste algérien installé en France et Mohamed Zran, réalisateur tunisien du *Casseur de pierres*, son second court métrage.

pays du Sud et avec certains relais européens et nord-américains (dont Vues d'Afrique). Une lutte est maintenant engagée pour que, sur un continent en proie à de grandes difficultés économiques et sous haute surveillance de la Banque mondiale, le cinéma ne devienne pas bientôt, selon les termes d'Idrissa Ouédraogo, «un luxe superflu». Les décollages audiovisuel et économique ne se feront pas l'un sans l'autre. ■

1. Voir l'étude de Marcel Jean dans *Films d'Afrique*, Ed. Guernica, Montréal 1991.

Gérard Grugeau